Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 43 (1993)

Heft: 2

Buchbesprechung: Le futur passé, contribution à la sémantique des temps historiques [Reinhardt Koselleck]

Autor: Müller, Bertrand

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

d'optique, à retirer des projets (Michel Dobry analyse dans cette perspective les manifestations étudiantes de 1986 et le retrait du projet de loi Devaquet). Ces précautions méthodologiques n'invitent cependant nullement à négliger ce qui se passe lors de la manifestation.

Ce livre permet d'appréhender avec une certaine rigueur cette pratique collective sans que soit négligé le fait que les mobilisations gardent dans leur éclosion, leur déroulement, et leurs conséquences une part d'imprévisible et d'indéterminé. La manifestation se révèle être un aspect à travers lequel l'état et l'organisation d'un ordre social sont saisissables, et en particulier les rapports de force qui le sous-tendent. Elle n'est pas seulement lisible sous un angle événementiel ou monographique, mais elle peut constituer le point de départ d'une réflexion sur la mobilisation, la représentation, la délégation et les rapports au politique.

Muriel Surdez, Lausanne

Reinhardt Koselleck: **Le futur passé, contribution à la sémantique des temps historiques.** Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1990. 334 p.

Le lecteur francophone sera doublement satisfait de la parution de ce livre: d'une part, il pourra enfin tirer tout profit de la lecture des travaux de R. Koselleck dont il ne disposait jusqu'à présent que d'un seul livre en français (*Le règne de la critique,* Paris, Minuit, 1979), d'autre part, il bénéficiera de réflexions sur la sémantique historique assez différentes de celles que lui a proposées la tradition française jusqu'à aujourd'hui.

Dans ce livre, qui reprend une quinzaine de contributions déjà assez anciennes, R. Koselleck nous propose une réflexion sur l'histoire des concepts qui ne porte pas ici principalement sur l'histoire de la langue, mais sur la traduction sémantique des structures de l'expérience temporelle.

L'intérêt de l'ensemble tient tout d'abord au cadre général dans lequel s'inscrit la perspective de R. Koselleck qui est celui d'une histoire conceptuelle, ou pour reprendre l'expression allemande plus précise, la *Begriffsgeschichte.* La discipline s'est développée en Allemagne surtout et depuis deux décennies au moins elle constitue l'un des secteurs les plus féconds de l'histoire et de la philosophie de la pensée politique. Rappelons simplement que depuis 1972, une monumentale édition d'un dictionnaire est en cours sous la direction conjointe de O. Brunner, W. Conze et R. Koselleck (*Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*). Depuis 1955 paraît également une revue, l'*Archiv für Begriffsgeschichte,* créée par E. Rothacker. Dans les pays anglo-saxons, l'essor de la *Begriffsgeschichte* n'est pas passé inaperçu[1], alors qu'en France, en revanche, le mouvement n'avait eu aucun écho sensible avant la parution de ce livre.

Dans les limites de cette note, je me contenterai de noter en quelques lignes les propositions qui m'ont paru intéressantes et stimulantes, quitte à y revenir dans le détail plus tard. Une notation préalable s'impose pour souligner la spécificité de l'histoire des concepts dont le projet se différencie de celui d'une histoire du vocabulaire. Pour fonder sa démarche, R. Koselleck s'efforce d'ailleurs de distin-

[1] Citons notamment les études de James J. Sheehan: «Begriffsgeschichte: theory and practice», *J. of Modern History,* 50, 1978, p. 312–319, et de M. Richter: «Conceptual history (Begriffsgeschichte) and political theory», *Political Theory,* 14, 1986, p. 604–637.

guer mot et concept. Les concepts, bien qu'ils se rattachent presque toujours à un mot particulier, ne s'y identifient pas; ils sont toujours porteurs d'une généralité plus grande et toujours polysémique; contrairement au mot, le concept réunit signification et signifiant. Cependant c'est sans doute moins dans cette périlleuse différenciation que s'inscrit la démarche propre de l'histoire conceptuelle que dans la nécessité pour l'historien de prendre en compte le langage comme expression sociale et non pas comme expression purement linguistique. De plus, l'historien est confronté à l'«exigence méthodologique minimale» que constitue la nécessité de «saisir les conflits sociaux et politiques du passé à travers les frontières conceptuelles de l'époque et l'interprétation du langage des partenaires d'alors» (p. 104). De cette remarque ressort une définition plus convaincante, même si elle ne résoud pas toutes les difficultés. «Un mot devient concept quand la totalité d'un ensemble de significations et d'expériences politiques et sociales dans lequel et pour lequel ce mot est utilisé, entre dans ce *seul* mot.»

L'analyse conceptuelle, qui est d'abord «une méthode spécialisée de critique des sources», ne se limite donc pas à l'étude des mots bruts, elle privilégie les expressions qui thématisent des situations sociales et politiques données et leurs changements. Or c'est précisément l'articulation de la sémantique à l'histoire sociale qui fait tout l'intérêt de la démarche de R. Koselleck. L'élucidation historique des concepts, qui passe par une exégèse critique, n'implique donc pas seulement une interrogation sur l'histoire de la langue, mais elle exige un questionnement de la réalité sociale et politique dont les concepts sont l'expression sémantique. Formulations verbales et réalités sociales ne sont donc pas isolables: «Il existe bien au contraire entre le concept et la situation historique donnée une réelle tension, qui tantôt disparaît tantôt reparaît ou se présente comme proprement insoluble» (p. 111).

R. Koselleck réfute l'opposition habituellement établie entre le «mot» et la «chose». Des notions telles que l'Etat, les classes sociales, la bourgeoisie, etc., ne sont pas des données historiques brutes, elles ne sont pas non plus de simples constructions intellectuelles ou scientifiques, mais constituent en quelque sorte des conceptualisations de la réalité. L'auteur souligne ainsi qu'une histoire conceptuelle n'a pas pour unique objet l'interprétation des variations sémantiques d'entités intellectuelles à partir de leur seule expression linguistique. Les concepts sont aussi l'expression des luttes sociales, politiques ou intellectuelles; ils sont eux-mêmes enjeu de ces luttes et au travers des expressions sémantiques, ce sont des états particuliers de ces luttes qui sont ainsi fixées lexicalement et dont l'historien peut rendre compte.

Cet argument de R. Koselleck me paraît tout à fait décisif. Il permet de comprendre et de dépasser les insuffisances d'une distinction souvent difficile à opérer entre le mot et le concept qui ne peuvent être isolés, sémantiquement, que par un degré intellectuel dans la manière dont ils expriment des réalités sociales. Koselleck propose ainsi une solution à l'une des difficultés que l'on a souvent reproché à l'histoire conceptuelle et sur laquelle bute une démarche strictement linguistique. En précisant que la dimension conflictuelle des concepts est un des éléments essentiels de l'histoire conceptuelle, Koselleck assigne à sa démarche son autonomie à l'égard d'une histoire strictement sociale, mais il marque aussi la distance qui le sépare d'une histoire des idées impressionniste et d'une perspective purement sémantique.

Domaine spécifique de la recherche, l'histoire conceptuelle, à son tour, peut être

utile à l'histoire sociale. Elle seule, selon R. Koselleck, permet de révéler des changements structurels dans la longue durée; la recension des transformations lexicographiques dans le long terme permet de repérer les changements des structures sociales ou politiques. R. Koselleck se réfère notamment au lent glissement sémantique qui a marqué le concept de *societas civilis,* désignant à l'origine une «société politiquement constituée», alors que l'acception moderne la conçoit comme une société séparée de l'Etat. Ce seul exemple indique assez le profit que peut tirer l'histoire sociale de la perspective sémantique que propose R. Koselleck. Elle ne constitue pas seulement un nécessaire garde-fou contre tout anachronisme. Définie comme une «partie méthodologiquement autonome [et non indépendante] de la recherche en histoire sociale», l'histoire des concepts lui fournit aussi des propositions d'«ordre structurel» que l'histoire sociale ne saurait exclure, en particulier sur la «durée des expériences passées», les «durées différentielles» et le changement social.

Deux catégories historiques soulignent l'originalité de la démarche: le «champ d'expérience» et «l'horizon d'attente». En tant que telles, ces catégories ne décrivent ni ne transmettent aucune réalité historique, il s'agit, dans l'esprit de l'auteur, d'esquisser et de fixer «les conditions d'histoires possibles» qui ne se réduisent en aucun cas à des histoires effectivement réalisées. L'expérience désigne en quelque sorte un passé actualisé dans lequel se rejoignent une série d'élaborations rationnelles et de comportements inconscients transmis par les générations et les institutions. Koselleck définit de la même manière l'horizon d'attente comme un futur actualisé, c'est-à-dire «ce-qui-n'est-pas-encore», «ce-qui-n'est-encore-qu'aménageable». «Les concepts ne nous renseignent... pas seulement sur des significations passées (pour nous), mais renferment des possibilités structurelles, thématisent des traits contemporains dans le non-contemporain qui ne se laissent pas réduire à la simple succession du temps de l'histoire» (p. 140–141). C'est précisément la tension entre expérience et attente, entre passé et futur toujours ré-actualisés, mais inégalement, dans un agir présent qui engendre le temps historique. C'est dans l'agencement de l'expérience et de l'attente que Koselleck conçoit l'analyse du changement, de l'innovation et de la dynamique temporelle.

Ces quelques notations n'épuisent pas l'ensemble des propos de ce livre. En particulier, elles ne font qu'effleurer les fécondes réflexions sur le temps historique et surtout sur le changement qui sont au centre de la problématique présentée ici par R. Koselleck.

A cette longue note, on me permettra d'ajouter une ultime remarque pour rendre justice au superbe travail d'A. Rey, intitulé *Révolution, histoire d'un mot,* Paris, Gallimard (Bibliothèque des histoires), 1989, 376 p. Ce livre passé inaperçu ou presque au moment de sa parution se singularisait nettement dans la marée des publications issue de la célébration du Bicentenaire. Cette étude, très neuve, s'imposait pourtant et son auteur, linguiste, historien et directeur littéraire des dictionnaires *Le Robert* était particulièrement compétent pour retracer les destinées imprévisibles d'un mot aussi important, pour en suivre les nombreuses proliférations de sens, les déviations, les transformations, les usages multiples et imprévisibles. A. Rey semble avoir cependant totalement ignoré les travaux de R. Koselleck. On ne le lui reprochera pas. Enoncée comme une «archéologie sémantique et conceptuelle», sa démarche n'ignore pas que cette «immense respiration collective, inconscient et conscience mêlés, qu'est le langage» ne saurait être analysée séparément de son pouvoir social. *Bertrand Müller, Epalinges*